

Deux pièces intéressantes provenant de Fontalès

Par M. PAUL DARASSE

A la demande de notre cher Président, je dois cette année décrire quelques pièces trouvées à Fontalès au cours de mes fouilles de 1950-1951.

Mes trouvailles ont été particulièrement nombreuses, et il serait difficile de décrire toutes les pièces intéressantes dans le petit nombre de pages qui m'est réservé. J'ai donc choisi les deux pièces qui paraissaient présenter le plus d'intérêt.

La première est une plaquette en calcaire tendre du Bajocien supérieur. Forme trapézoïdale; bases : 36 cm. et 25 cm.; côtés obliques : 18 cm. 5 et 16 cm. 5. Elle provient du début du Magdalénien VI¹.

La face gravée a subi un raclage pour adoucir les inégalités du relief. L'autre face ne présente aucune trace de travail humain.

La surface entière de la face gravée est couverte d'un fouillis de lignes qui se croisent et s'enchevêtrent inextricablement. Par endroits, de fines hachures dont on ne peut deviner la destination. J'ai pu déterminer avec certitude 3 figurations, soit grâce à leur position dans une zone moins encombrée de traits, soit parce qu'elles étaient plus profondément gravées.

Ce sont 2 figurations représentant des femmes sans tête (très stylisées), et une tête de cervidé.

La tête de cervidé, bien que légèrement gravée, est bien visible et adroitement traitée : l'oreille, l'œil et sa prunelle, la narine, la bouche légèrement ouverte se distinguent bien. Il est possible de suivre le tracé du corps jusqu'au ventre. Au-delà, tout se brouille. Deux lignes peu visibles partant de la base du poitrail, étaient, peut-être, les deux pattes antérieures levées, comme si l'animal bondissait. Les bois sont sommairement représentés par de fines lignes, les unes recourbées vers le haut, les autres dirigées vers l'arrière. On peut suivre la courbe supérieure du cou jusqu'au garrot. Là, les traits se perdent, une mince pellicule de la pierre ayant disparu.

Mais ce qui fait l'intérêt de cette plaquette, c'est la présence des deux stylisations féminines. C'est à leur description et aux réflexions qu'elles appellent que je vais surtout m'attacher. La figure 1 permettra de suivre ma description.

M. D. Peyrony, un des plus célèbres préhistoriens de notre pays, a décrit (1), deux pierres gravées de la grotte de La Roche, près Lalinde (Dordogne), portant d'énigmatiques figures dont « l'abbé Breuil qui les a vues pense qu'elles *pourraient* représenter des femmes sans tête très stylisées ». Le numéro 1 de la figure 1 reproduit l'une des figures de La Roche que l'on pourra comparer avec celles de Fontalès, numérotées 2 et 3.

La plus petite des silhouettes de notre plaquette a beaucoup de rapports avec celles de La Roche. La forme générale est celle d'un pied avec une partie de la jambe : le « pied » figurant en réalité les cuisses et les fesses très accentuées, la jambe figurant le tronc.

La plus grande des figures, très profondément gravée, est aussi la plus intéressante, car son tracé, plus complet que celui des figurations de La Roche, permet de vérifier l'hypothèse des éminents maîtres Breuil et Peyrony. Ici, en effet, nous avons, en plus du buste et des cuisses, les jambes, depuis le genou jusqu'aux chevilles. La courbure du mollet est même bien marquée. La jambe gauche est simplement indiquée par un trait en avant de la droite.

Il est indiscutable qu'il s'agit d'un corps humain stylisé, et d'un corps féminin au surplus, comme l'indiquent la saillie des fesses et les fortes cuisses. On dirait une femme assise. Le buste s'évase vers le haut, et une courte ligne oblique, en avant, semble annoncer l'épaississement du corps à l'approche des seins. Le pli de l'aîne est figuré par l'angle formé par la rencontre des trois lignes formant l'avant du buste. Au centre de la saillie fessière est creusée une cupulette. Or, l'une des figures de La Roche présente, au même endroit, une cupule semblable. Est-ce une simple coïncidence, ou bien la cupule venait-elle renforcer la valeur prophylactique du symbole féminin ? Le fait que la cupule se retrouve sur d'autres objets préhistoriques, et, à Fontalès même, sur une autre pierre gravée, m'incline à admettre la 2^e hypothèse.

(1) Sur quelques pièces intéressantes de la grotte de La Roche près Lalinde (Dordogne). - D. Peyrony, *Anthropologie*, Tome XL, 1930.

Je voudrais maintenant examiner quelle pouvait être la signification de ces représentations féminines.

Dans l'article cité ci-dessus, M. Peyrony parle de la trouvaille à Pétersfeld (Bade), en milieu magdalénien, sans harpon, donc d'industrie correspondant à celle de La Roche, d'une statuette de jayet qui présente les caractères principaux des figurations de La Roche. Après avoir rapproché ces figurations des profils de femmes boschimanés, il rappelle que la femme et ses parties sexuelles ont été souvent figurées à l'Aurignacien et plus rarement au Magdalénien. Il écrit : « Il est curieux de constater que la statuette de Pétersfeld présente à peu près les mêmes caractères que les dessins de La Roche. Serait-ce un effet du hasard, ou bien faudrait-il y voir un fonds commun de traditions lointaines de ces tribus?... Toutes ces figurations se font rares à l'époque de la Madeleine. Elles semblent correspondre à des conceptions de moins en moins précises et sont loin d'avoir le caractère général qu'on remarque à l'époque Aurignacienne ».

La présence du symbole féminin à Fontalès, gisement plus récent que La Roche et Pétersfeld, rend beaucoup moins plausible l'idée du hasard et renforce au contraire l'idée de l'existence d'un fonds commun de traditions. Le fait même que la figuration la plus récente est la plus complète, la plus aisément identifiable, semble indiquer que la valeur, la force de ce symbole était loin de s'affaiblir.

(Voir figure 1, page 24)

Au surplus, parce que ces symboles n'ont été rencontrés qu'en de rares stations (Lagerie-Basse, La Madeleine, La Roche, Pétersfeld, Fontalès), il ne s'ensuit pas fatalement que ce culte n'était pas général. Malgré tout le soin apporté aux fouilles, certaines de ces gravures ont pu passer inaperçues; certains gisements sont encore incomplètement explorés; d'autres ont été dévastés par des collectionneurs incompetents. Enfin et surtout, il faut tenir compte du fait que nous ne connaissons l'art préhistorique que par les œuvres gravées ou sculptées sur pierre et os. Or il est évident que le bois a dû être largement utilisé pour la fabrication de multiples objets, comment penser que ces objets, en matière facile à creuser, sont restés sans ornementation? De même les peaux d'animaux servant de vêtement ou de couverture de tente, de fermeture d'abri, etc..., ont dû être couvertes

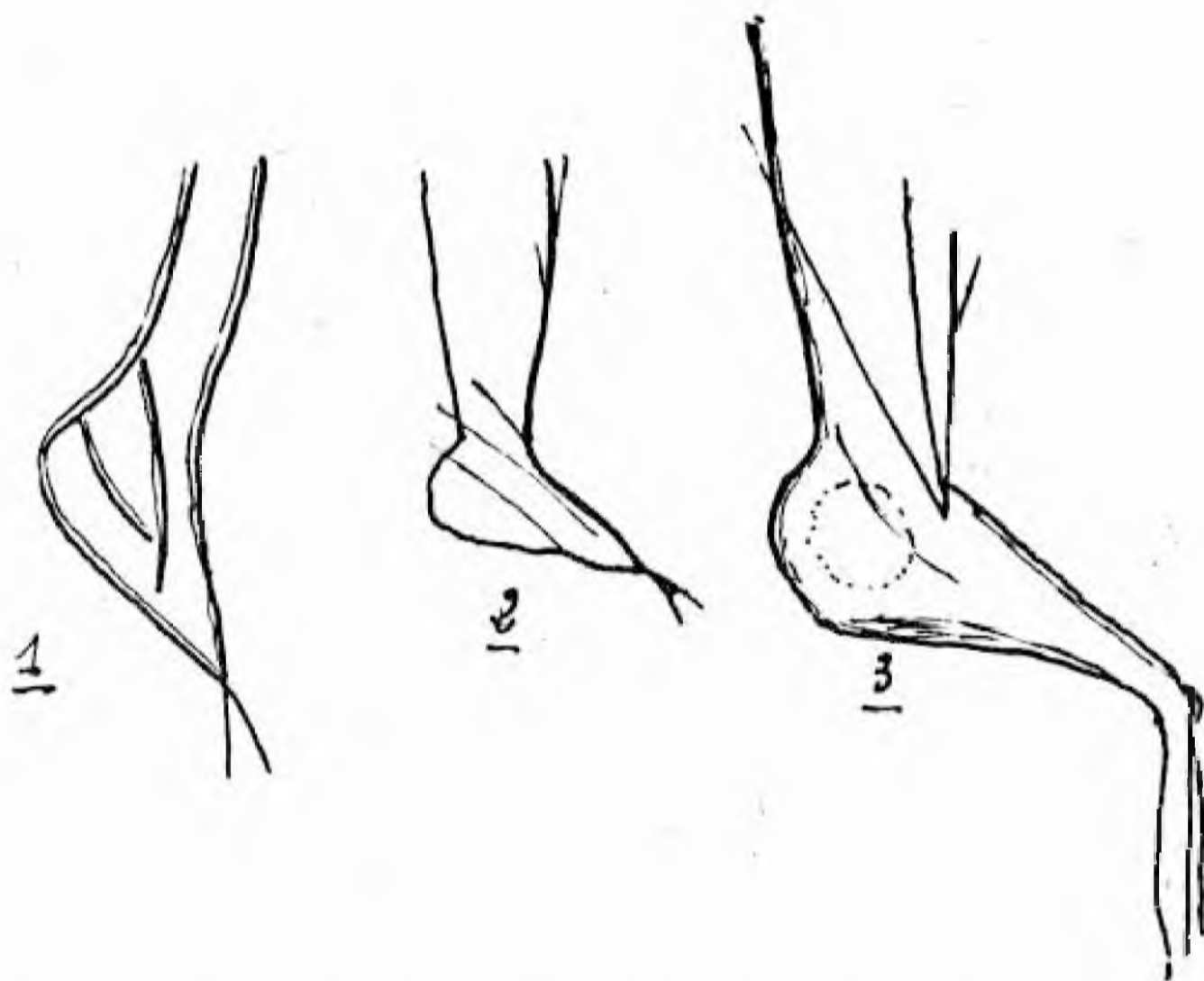


Fig. 1. — N° 1. L'une des figurations de Lalinde, d'après D. Peyrony
N°s 2 et 3. — Les figurations de Fontalès
N° 1. — 1/3 de la grandeur naturelle. N°s 2 et 3, grandeur vraie.

de symboles obtenus soit par teinture du pelage, soit par utilisation de fourrures de couleur différente. La majeure partie des œuvres d'art devaient être exécutées sur ces matières périssables, et c'est ainsi tout un côté de l'art préhistorique qui nous échappe. C'est là sans doute une des principales causes de la rareté des symboles que nous ne pouvons connaître que par les exemplaires exécutés sur des matières que le temps n'a pu détruire.

Maintenant, quelle était la signification de ces représentations féminines? Jusqu'ici, la plupart des préhistoriens ont pensé qu'elles témoignaient de l'existence, dès l'Aurignacien, d'un culte rendu à la « Mater Génitrice ». Cependant, un de nos meilleurs préhistoriens, le Dr Gobert, de Tunis, expose, dans un article très important (2), une thèse très différente.

(2) Le pudendum magique. - Docteur Gobert, Tunis.

S'appuyant sur un très grand nombre d'observations, il s'attache à montrer que depuis la préhistoire et jusqu'à nos jours le *pudendum* féminin a été considéré comme doté d'un grand pouvoir, tantôt bénéfique, tantôt maléfique.

Le fait que les pierres à gravures sont trouvées, leur face gravée tournée en dessous dans la plupart des cas (et Fontalès ne fait pas exception à la règle), semble indiquer l'existence aux temps préhistoriques de cette croyance encore admise chez certaines tribus sauvages, « qu'il ne faut pas s'asseoir sur une pierre, le démon est caché dessous ». En ornant la face tournée vers le sol d'un symbole prophylactique on éloignait ce démon.

Plus près de nous, en lisant Rabelais (Livre IV), on verra comment la vieille de Papefiguière éloigna le démon.

Plus près encore, on verra les Italiens faire la « fica » pour conjurer le mauvais œil. Et cela donnera une force plus grande à l'hypothèse du D^r Gobert, que je fais mienne. Nos représentations féminines seraient donc des talismans contre les mauvais génies.

Certes, on objectera que, dès le paléolithique moyen, l'existence de sépultures dans quelques abris a montré que nos ancêtres avaient déjà des préoccupations spirituelles. Je ne crois pas que ce fût encore une vraie religion, mais je pense plutôt que ces sépultures indiquent la crainte que les vivants éprouvent à l'égard des morts dont ils appréhendent le retour sur la terre. Au surplus, pour trouver réellement la femme déifiée, il faut arriver à la période historique : Grèce, Egypte.

Pour terminer ce trop court exposé, j'insisterai sur le fait qu'il n'existe au monde que trois pierres d'époque magdalénienne présentant des stylisations de femmes sans tête : Les deux pierres de La Roche, dont l'une est aux Eyzies et l'autre à Chicago (Field Muséum) et la pierre de Fontalès au musée de Saint-Antonin.

(Voir figure 2, page 26)

Le 2^e objet à décrire est représenté à la figure 2. C'était une cuiller à moëlle en bois de renne. Le manche et une partie du cuilleron furent trouvés l'an dernier ; un fragment important du cuilleron, trouvé cette année, permet de connaître la forme exacte et la longueur de l'objet.

Voici les dimensions : Longueur totale : 18 cm. 5. Largeur



Fig. 2. — Cuiller à moëlle avec rennes gravés
2 fragments trouvés à Fontalès en 1950 et 1951
Longueur : 18 cm. 5

du cuilleron : 3 cm. 8. Epaisseur du manche : 0 cm. 7.
Epaisseur du cuilleron : 0 cm. 3.

La forme du manche fait penser à une patte d'anima traitée sans beaucoup de soin. Le sabot, le boulet, sont à peine esquissés. Deux traits légèrement divergents, un peu avant le début du cuilleron semblent figurer la saillie des tendons au-dessous de l'articulation de la cuisse et du jarret.

La face convexe du cuilleron était ornée de rennes opposés. Il y en avait au moins sept. Il est possible d'en distinguer 5 plus ou moins complètement. Avec un peu d'attention on distingue les pattes, le ventre et le cou d'un sixième vers la pointe du cuilleron. Ils sont tous traités assez sommairement, mais faciles à déterminer, les bois étant soigneusement indiqués. La gravure me dispensera d'une longue description. En regardant attentivement l'objet d'abord tel qu'il est placé, puis en retournant la gravure, on distinguera nettement les animaux.

Quoique incomplète, cette pièce est magnifique, et notre musée peut déjà, pour les œuvres d'art, être placé avant un grand nombre d'autres, pourtant plus connus.

C'est à vous tous, Amis du Vieux Saint-Antonin, de le faire connaître et d'y attirer des visiteurs de plus en plus nombreux. C'est sur cet appel à votre amour de notre incomparable cité que je terminerai ce petit et bien incomplet travail (3).



(3) Au moment de mettre sous presse, un article du Professeur Lothar F. Zotz, de la Faculté d'Erlangen (Bavière), signale la découverte près de Nördlingen, de pierres avec gravures représentant des femmes très stylisées. Cette découverte confirme mon opinion sur l'extension de la croyance en la force des représentations du pudendum.